

Hans-Peter Kuhnen (éditeur), **Amphitheater Trier I. Ausgrabungen und Forschungen 1816–1996 mit Auszügen aus Skizzenbüchern und Grabungsakten der Jahre 1816–1996**. Mit Beiträgen von Sibylle Bauer, Evamarie Bange-Goddard, Bruno Kremer, Hans-Peter Kuhnen, Stefan F. Pfahl und Marcus Thiel. Arch. Rheinland-Pfalz, volume 2. Éditeur Marie Leidorf, Rahden 2017. 336 pages avec 155 figures dans le texte (photos, plans, dessins au trait), 166 planches hors-texte, 6 dépliants en annexe présentant 12 ensembles de plans et coupes.

Deux siècles après les premières fouilles explorant l'amphithéâtre de Trèves et plus de trente ans après son inscription au patrimoine culturel mondial par l'UNESCO, on se réjouira de voir paraître le premier volume d'une série qui devrait rendre compte des recherches approfondies de Hans-Peter Kuhnen et ses collaborateurs sur l'histoire du dégagement et de la restauration du monument. L'importance de l'édifice trévire pour la compréhension de la conception et de la diffusion du type dit «à structure pleine» n'échappera pas à quiconque s'est penché sur la question, à la suite de la synthèse fondamentale de Jean-Claude Golvin (*L'amphithéâtre romain* [Paris 1988]). De qualité et d'ampleur fort variables, les notes prises lors des fouilles et des restaurations, les plans ou croquis de relevé archéologiques et les photographies documentant dès 1909 l'ensemble des interventions ont été recherchés dans les archives, identifiés, analysés et sont désormais accessibles et en partie publiés dans le volume ici présenté.

Cette reprise systématique des données anciennes s'est imposée à l'occasion de fouilles préventives conduites par l'auteur entre 1996 et 1999 au nord du portail septentrional. Leur publication apportera sans doute, dans le second volume à paraître en 2018, des réponses argumentées à des questions déjà abordées par les contributeurs du présent volume, qui n'ont travaillé que sur des documents d'archive et du mobilier archéologique conservé en magasin. Sans de nouvelles fouilles dans le secteur encore inexploré de la cavea orientale, au pied de la colline de schiste du Petrisberg, bien des problèmes resteront cependant insolubles (p. 40 s.).

Sibylle Bauer consacre l'étude la plus complète à l'arène avec ses aménagements souterrains et au mur d'enceinte de la ville qui domine la cavea ouest (p. 47–100), en reprenant la documentation des fouilles conduites dans ces secteurs de 1891 à 1912.

Dégagée jusqu'au rocher en 1910–1911, l'arène, a livré une série de cavités, dont une petite tranchée bordant le mur d'arène à une distance de 2,20–2,30 mètres environ qui incite à restituer une palissade délimitant un couloir de circulation périmétral; mais aussi un canal périmétral d'évacuation des eaux, un collecteur axial partant du centre de l'arène pour en sortir par le portail sud et un important aménagement en sous-sol, encore accessible aujourd'hui. Il s'agit de plusieurs locaux disposés en enfilade le long du petit axe de l'arène (annexe 2, en dépliant), creusés à une profondeur moyenne de trois mètres et demi. L'accès pose problème, faute de vestiges observés d'escaliers, mais a pu se faire par l'extrémité ouest du petit axe, en provenance des portails nord ou sud par le couloir périmétral délimité par la palissade, ou du vomitoire V<sub>4</sub> qui dessert également les carcères K<sub>5</sub>–K<sub>7</sub>.

L'analyse détaillée des cavités relevées au sol et sur les parois de ces locaux, tout comme celle des blocs de pierre ou pièces de bois conservés dans les décombres (fig. 33–44, p. 100–106, annexe 5 en dépliant), permet à l'auteur de proposer trois états successifs des lieux (fig. 45–47, p. 107–109). Le matériel récolté, dûment prélevé selon les niveaux successifs d'occupation, de destruction ou de remblai, aurait pu fournir d'utiles indications chronologiques. S'il est encore conservé au Musée, il ne peut malheureusement plus être situé stratigraphiquement, l'inventaire établi lors de la fouille ayant disparu dès 1934. Dans le premier état identifié, limité au local axial nord-sud et au canal d'évacuation des eaux qui le prolonge au sud, quatre cavités circulaires ménagées aux angles ont pu recevoir d'imposants mâts, que nous pensons utiles au chantier de construction, à la couverture du local ou à quelque aménagement scénographique en surface plutôt qu'à l'amarrage d'un très hypothétique velum (p. 59 s. 96). Un premier dispositif technique a laissé quelques vestiges (trous de poteaux, restes de bois de charpente): il aurait déjà comporté un monte-charge et un puisard équipé d'une pompe.

Dans le second état, deux nouveaux ensembles de locaux sont excavés, organisés chacun sur un plan en croix, et disposés perpendiculairement au local d'origine qui fonctionne dès lors comme couloir. Les aménagements techniques du premier état sont remplacés par un dispositif plus complexe, qui combine couverture des locaux, rehaussement du sol par établissement d'un plancher et installation à l'extrémité nord du couloir d'un cabestan pour la manœuvre d'un nouvel élévateur. L'étude attentive de ces deux nouveaux ensembles de pièces tente

d'en décrire l'évolution et les fonctions, reconnaissant même une chapelle chrétienne de la fin du septième siècle dans l'une des transformations tardives du local occidental de la branche ouest (p. 96).

Le troisième état semble ne se distinguer du second que par une réfection de la charpente portant la couverture des locaux, dont les poteaux reposeraient désormais sur des dalles de grès.

L'arène présente, au nord du dispositif souterrain, une sorte de cheminement taillé en légère dépression dans le substrat schisteux, qui mène de l'entrée septentrionale de l'arène à l'extrémité nord du couloir axial, située pourtant plus de deux mètres en contrebas. Il s'agirait soit de l'ébauche d'un couloir d'accès au sous-sol jamais réalisé, soit d'un chenal destiné à approvisionner en eau les locaux transformés en bassin pour la présentation d'hypothétiques naumachies...

L'étude du mobilier livré par les locaux souterrains de l'arène (p. 82–88) ne permet de situer que la fin de leur utilisation, dans le dernier tiers du quatrième siècle, lorsque Trèves perd son statut de résidence impériale au profit de Milan. La création de ces locaux de service, qui n'est pas nécessairement contemporaine du premier état de l'amphithéâtre, ne semble pas pouvoir remonter avant 240, sur la base d'études dendrochronologiques, et pourrait même dater de la fin du deuxième tiers du troisième siècle si l'on en croit l'étude du mobilier numismatique (p. 83–88).

On nous permettra ici quelques remarques de méthode et critiques de présentation des documents, valables souvent pour l'ensemble du volume. Le parti retenu de procéder à une description aussi minutieuse que possible de vestiges dégagés il y plus d'un siècle est sans doute louable, mais ne débouche souvent sur aucune interprétation argumentée, faute en particulier de recours à l'étude comparative qui aurait dû s'imposer, en particulier pour la disposition et l'équipement des locaux souterrains. Le recours à des tentatives de reconstitution graphique des machineries et autres aménagements, dont l'étude magistrale de Thomas Hufschmid a montré la pertinence (*Amphitheatrum in Provincia et Italia. Architektur und Nutzung römischer Amphitheater von Augusta Raurica bis Puteoli*. Forsch. Augst 43 [Augst 2009] 226–232 par exemple) aurait permis de mieux visualiser le dispositif technique, et peut-être de suggérer avec plus d'arguments son fonctionnement et le type de spectacle donné dans l'arène. Une telle démarche reste à entreprendre, qui ne sera malheureusement pas facilitée par la qualité de la documentation graphique publiée. Le travail de récolement des documents originaux, leur assemblage minutieux pour livrer des plans et des coupes lisibles, finalement réalisés par un bureau d'architectes recourant au DAO (CAD), méritait mieux qu'une édition

et une mise en page qui nous valent des figures si réduites qu'elles en deviennent peu lisibles et difficilement utilisables faute d'échelles de reproduction adéquates, précises et constantes (par exemple, coupes stratigraphiques des fig. 33 à 44, 53 et 54, annexes 8 a–c en dépliant au 1:150!). Aurait-il fallu recourir à la solution, usuelle désormais, mais peu pratique, qui livre les illustrations sur un CD en annexe? La qualité des photos en noir et blanc, prises en 1909 nous permet du moins de constater l'excellent état de conservation des bois retrouvés, qui mériteraient une étude plus détaillée comme le reconnaît l'auteur (p. 83).

Dans un court chapitre (p. 89–95), l'auteur reprend la documentation relative au mur d'enceinte fouillé dans les secteurs du portail nord (1886–1891 et 1997–1998), de la cavea ouest (1923?) et du portail sud (1891, 1900 et 1929). Si le portail nord devient alors la porte orientale de la ville, rien n'indique que l'amphithéâtre soit encore en fonction. Le puissant mur de soutènement de la cavea ouest, dégagé en quelques points, est composé de piliers bâtis en opus caementicium de déchets de schiste coulés dans un coffrage coulissant, qui alternent avec des arcs surbaissés et aveugles montés en moellons bruts de calcaire (cf. fig. 51, p. 112 et annexe 9 en dépliant); noyé dans le remblai de la cavea, il s'avère organiquement lié aux vomitoires desservant ce secteur au travers du remblai portant les gradins. Il a pu servir de fondation à une élévation couronnant l'édifice sur son flanc aval comme on le voit dans d'autres amphithéâtres à structure pleine (Augst-Sichelen, Avenches par exemple, non cités en note 245), et peut-être, pour la taille plus importante du pilier axial (huit par dix mètres environ) à une aedes in summa cavea. Nulle part dans ce secteur n'ont été trouvées des maçonneries compatibles avec celles de l'enceinte urbaine, ce qui n'exclut pas qu'elle ait utilisé le mur périmétral de l'amphithéâtre comme fondation. L'enceinte de la ville est donc postérieure à la construction de l'amphithéâtre, et remonte dans ce secteur au plus tôt au début, plus probablement au milieu du quatrième siècle (p. 97).

La contribution suivante (p. 115–132), due à Bruno Kremer et Marcus Thiel, traite du canal d'évacuation des eaux de ruissellement récoltées dans l'arène, long de 138 mètres, qui les conduit du local souterrain par le portail sud de l'amphithéâtre jusqu'au ruisseau le plus proche. Elle présente un nouveau relevé topographique réalisé en 1998 et une étude minutieuse, conduite en février 2001, de son mode de construction, de son fonctionnement et des transformations qu'il a subies au cours des siècles. Profondément taillé dans le substrat schisteux, il n'était à l'origine accessible que de l'extrémité sud du couloir souterrain, et sans doute de son exutoire final, aujourd'hui perdu

(fig. 7–8 p. 127 s. et annexe 11 en dépliant). Il se présente comme un petit caniveau ménagé dans le sol du local axial souterrain, puis dans celui d'un étroit couloir lui aussi couvert par un plancher, qui court sous l'arène pour intercepter les deux branches de son drainage périmétrique; au-delà, il est taillé au fond d'une étroite mais profonde tranchée couverte d'une voûte. Rien ne vient à l'appui de l'hypothèse d'une obturation du canal qui aurait permis de transformer les souterrains de l'arène en bassin pour naumachies.

La troisième contribution (p. 133–206), due à Evamarie Bange-Goddard, traite des fouilles et restaurations réalisées dans la *cavea*, les quinze carceres desservis par des portes ménagées au travers du mur de podium délimitant l'arène, les portails des entrées nord et sud, les vomitoires qui les flanquent, débouchant à la base des gradins et ceux de l'ouest menant à la base de la *cavea* occidentale et à trois carceres. Si les premiers dégagements remontent à 1816, c'est essentiellement sur les documents établis en 1923–1934 et 1977–1979 que se fonde l'analyse descriptive des vestiges conduite en 1997–1998 (cf. dépliant 1 en annexe). La principale difficulté rencontrée par l'auteur tient aux modalités des fouilles, alors pratiquées par des manœuvres sous la direction de techniciens avant tout soucieux de dégager et restaurer au plus vite les maçonneries apparues, sans assurer toujours un relevé utilisable de l'état de découverte. Ces restaurations hâtives, censées restituer sa splendeur à l'édifice ruiné, créent en réalité une « ruine artificielle » (Kuhnen, p. 19), et aboutissent parfois à des reconstructions discutables, comme celle des gradins (fig. 16, p. 23) ou des carceres K3, K8, K11 et K15, attestés seulement par des encadrements de porte largement restaurés.

La *cavea* orientale, creusée dans le substrat schisteux, n'a jamais été l'objet d'investigations systématiques. De son profil, on ne connaît que la partie basse, derrière le mur de podium conservé sur un mètre et demi de hauteur tout au plus (fig. 25, 1–2, p. 170) et une coupe schématique, inexploitable semble-t-il (note 5, p. 137). Sans doute très tôt privé de ses gradins de grès, ce secteur reste à explorer, le substrat rocheux ayant sans doute gardé des indices utiles à la restitution du profil original de l'édifice.

La *cavea* occidentale est en revanche entièrement construite sous forme d'un imposant remblai; il est contenu à l'intérieur par le mur d'arène, à l'extérieur par un muret fort mal connu qui le retient à sa base, et au sommet par un large mur monté en suivant l'apport des terres. Ce mur est doté d'arcades aveugles qui en allègent la structure et annoncent peut-être une façade extérieure architecturée en élévation, comme on en connaît à Avenches par exemple (Ph. Bridel, *L'amphithéâtre*

d'Avenches. *Aventicum XIII*. Cahiers d'arch. romande 96 [Lausanne 2004] 192–199). Les deux vomitoires qui le traversent, tout comme ceux qui flanquent les entrées axiales nord et sud, sont à ciel ouvert jusqu'à la verticale du mur périmétral, puis se présentent comme un couloir voûté en légère pente descendante. Un enduit peint est apparu lors du dégagement du vomitoire sud-ouest (fig. 16, p. 152). Dans le tronçon à l'air libre, de forts murs de soutènement retiennent latéralement le remblai, contrebutés extérieurement par des arcs horizontaux, selon un système connu à Augst-Sichelen par exemple (Hufschmid, *Amphitheatrum op. cit.* 99; 108).

Si les divers accès à l'édifice sont minutieusement décrits et analysés, c'est le mur d'arène, dégagé et restauré systématiquement de 1923 à 1936, qui est le mieux documenté, en particulier grâce aux relevés exemplaires des techniciens de fouille Friedrich Badry et Heinrich Müller (pl. 44–53; 58–164). On peut aujourd'hui reprendre l'étude détaillée des quinze carceres et tenter de pousser l'analyse de leur disposition et de leur fonction plus avant que ne le fait l'auteur. Souvent à l'échelle d'un carré de cinq millimètres (?) pour vingt centimètres, soit un quarantième, les dessins précis, cotés, coloriés et largement commentés des carnets de fouille ont été malheureusement reproduits sans échelle constante, sans indication du format original. La reprise sous forme numérique, souvent donnée en regard de l'original, ne permet guère que de donner une version plus lisible, quoique incomplète, des légendes originales manuscrites, mais semble pour le reste redondante de l'original, qu'on aurait pu se contenter de surcharger d'un renvoi aux légendes, comme en planches 66 ou 67 par exemple. Les plans et coupes en figures 24 à 37, pages 169–179 ne sont eux aussi guère lisibles, réduits à des échelles rarement utiles pour une tentative de mesure, le comble étant atteint avec les légendes de la figure 34, 2, page 177, qu'il faut aller chercher en page 168! C'est regrettable pour une documentation aussi précieuse, et qui reste largement à exploiter si l'on veut tenter une restitution architecturale de l'édifice, encore toute à faire. L'éditeur le reconnaît d'ailleurs en page IX: « Le présent ouvrage ne se veut pas une conclusion, mais plutôt un prologue à la reprise de l'étude de l'amphithéâtre de Trèves ». L'analyse des documents n'a livré que rarement une description détaillée des carceres qui flanquent les accès axiaux à l'arène, comportant chacun deux portes adjacentes, l'une donnant sur l'arène, l'autre sur l'entrée axiale. C'est là une disposition connue ailleurs (par exemple Avenches, v. Bridel, *Avenches op. cit.* 44; 50; 211 s., Augst-Sichelen, v. Hufschmid, *Amphitheatrum op. cit.* 90 s. 148 s. ill. 62; 63 ou encore Martigny, v. F. Wiblé, *L'amphithéâtre de Martigny* [Martigny 1991] 39–41) qui permet

d'acheminer en toute sécurité les bêtes des venaria par les entrées axiales, équipées de palissades aménagées le long de leurs murs; les traces des ancrages au sol d'un tel dispositif ont-elles échappé aux fouilleurs des entrées axiales nord (fig. 30, 2, p. 173), et sud (fig. 35, p. 178)? Un autre accès à l'arène était assuré par le vomitoire sud-ouest desservant latéralement un escalier coudé et un couloir rayonnant, qui débouche sur l'arène et commande au sud, l'accès à un carcer voûté de plan oblong et concentrique au mur d'arène; muni de deux portes donnant à l'est sur l'arène, il distribue également à l'ouest un local de plan rectangulaire et d'implantation rayonnante légèrement décalée du petit axe de l'amphithéâtre. Tel est du moins le dispositif que nous restituons avec peine à la lecture du texte page 161 et du seul plan utilisable, celui de l'annexe 1 en dépliant, au 1:500! Certains carceres semblent avoir subi des modifications, ou des reprises de leur voûtement dans l'antiquité déjà.

Sur la base des données chronologiques fournies par le rare mobilier provenant des niveaux de construction ou de première utilisation (p. 180–185), et s'appuyant sur les résultats des fouilles pratiquées par Adolf Neyses en 1978–1979 dans les vomitoires occidentaux (p. 186–206), l'auteur propose (p. 167) de situer la construction de l'amphithéâtre à la fin du deuxième siècle, avec une première utilisation durant la première moitié du troisième siècle, le mur de l'enceinte urbaine venant se superposer au mur périmétral de l'édifice dans la seconde moitié de ce siècle. Suivrait une éventuelle deuxième utilisation de l'amphithéâtre, qu'un incendie viendrait détruire dans la seconde moitié du quatrième ou au début du cinquième.

Une courte contribution, due à Stefan F. Pfahl et Marcus Thiel, présente les chantiers ouverts dans l'environnement immédiat de l'amphithéâtre (p. 215–217, fig. 2 et 3). Si les espaces intra muros ont révélé des vestiges d'habitations, les pentes du Petrisberg sont sans doute occupées par une vaste nécropole urbaine.

Suit un survol chronologique des fouilles, recherches et mesures de restauration entreprises de 1815 à 2015 (p. 218–223), offrant un bref descriptif, un inventaire de la documentation et une utile bibliographie.

Les divers auteurs du volume ont contribué à la présentation (p. 225–333, pl. 3–164) d'un choix de plans et documents tirés des carnets de croquis et des notes de fouille réalisés entre 1816 et 1996, intégralement retranscrits pour les secteurs de l'amphithéâtre publiés dans le volume. Ce travail de bénédictin, commencé en 1996, marque le début d'une entreprise de saisie numérique de l'ensemble des archives du Musée. Il est précédé d'un index, par secteur d'intervention, des croquis relatifs à l'amphithéâtre (p. 230–236), d'un catalogue chro-

nologique des publications, carnets de croquis, plans et photographies conservés aux archives du Römisches Landesmuseum Trier et concernant les investigations conduites dans la cavea, les vomitoires et les carceres (p. 237–239), d'un inventaire chronologique des interventions de restauration (p. 239–240) et d'une liste chronologique des rapports préliminaires citant des interventions non documentées par ailleurs (p. 241 s.). Suit une bibliographie (p. 311–318), une liste des principales structures et parties du monument (p. 319–325), une concordance renvoyant aux pages des diverses contributions du volume pour les plans et carnets de croquis utilisés (p. 326–333), une liste des abréviations et une autre donnant les sources des illustrations.

Au final, la courageuse démarche de reprise du dossier de l'amphithéâtre de Trèves, engagée il y a plus de vingt ans, interrompue semble-t-il en 1999 par des mesures de restructuration administrative et reprise en 2013 seulement, nous vaut un volume certes riche de documents inédits, mais qui tient plus de l'archivistique que de l'archéologie, en l'absence de tentative de restitution architecturale ou d'histoire de l'évolution de l'amphithéâtre.

Cette tâche reste à accomplir, qui impliquera sans doute de nouvelles fouilles, le périmètre du monument restant encore largement inexploré; on pourra alors tenter de comprendre le fonctionnement des divers composants de l'édifice et son rôle socio-politique dans le cadre de la Trèves des troisième et quatrième siècles, capitale de province et résidence impériale. Un acquis important reste cependant à retenir: dans l'état actuel des recherches, l'amphithéâtre n'est bâti qu'à la fin du deuxième siècle et non pas du premier comme on l'a cru trop longtemps.

Nyon

Philippe Bridel